

Biostimulants, un marché en quête de références



Un marché dynamique

Le marché des biostimulants est dynamique. Il affiche un taux de croissance de 10 à 12 % à l'échelle européenne, pour un chiffre d'affaires atteignant le milliard d'euros et 300 millions d'euros en France. Cette croissance attise les appétits des distributeurs, qui voient là un opportun relais de croissance. Dans l'Hexagone, le marché est surtout concentré sur les cultures spécialisées : vigne, arboriculture, maraîchage, pour lesquelles les critères qualitatifs sont extrêmement importants. Le secteur des grandes cultures est lui aussi concerné : jusqu'à 25 % des surfaces de colza reçoivent aujourd'hui un biostimulant.

La gamme des biostimulants s'étend. La législation européenne accompagne ce développement mais quels espoirs placer dans ces produits en grandes cultures ? Actuellement, les références manquent pour garantir les bénéfices apportés par les biostimulants.

Les biostimulants ont le vent en poupe. Activateurs de sols, stimulateurs de croissance, phytostimulants ou biofertilisants : la palette de produits est large et variée. Comment s'y retrouver parmi l'immense variété de produits commercialisés ?

« Les biostimulants sont définis par leurs allégations qui sont les effets agronomiques escomptés », explique Patrick du Jardin, enseignant-chercheur à Gembloux Agro-Bio Tech université de Liège en Belgique et expert européen sur le sujet. La réglementation européenne distingue quatre allégations : amélioration de l'efficacité des nutriments par la plante, de la tolérance aux stress abiotiques, de la qualité des produits et enfin amélioration de la

disponibilité pour la plante des éléments confinés dans le sol. » Les produits constitués d'extraits d'algue ou d'acide fulvique (fraction de l'humus) dominent le marché. Ils sont souvent complétés par des extraits de plante ou des oligo-éléments.

Préparer la plante à des stress climatiques

Des composts, digestats de méthanisation ou coproduits de l'industrie devraient enrichir prochainement les gammes. Les fabricants associent généralement plusieurs ingrédients, dans des proportions qui constituent leur secret de fabrication. La plupart des biostimulants préparent la plante à un stress abiotique, donc comment évaluer l'intérêt et l'efficacité de tels pro-

duits s'il n'y a pas d'événement climatique critique dans l'année ? C'est la question centrale dans le domaine des grandes cultures. « La fonction des biostimulants n'est pas nécessairement d'augmenter le rendement, particulièrement dans les contextes de production très favorables où l'on cherche davantage une économie en fertilisants ou une meilleure qualité des produits », précise Patrick du Jardin. Dans nos régions, ils sont une solution technique pour préparer la plante à des stress climatiques ou faciliter sa récupération. Ils permettent le maintien d'une activité en période difficile. En ce sens, les biostimulants sécurisent le rendement.

Évaluer la perte de rendement provoquée par tel ou tel facteur de l'environnement et mesurer l'apport du biostimulant s'avère néanmoins compliqué. Conditions d'application, dose, nombre de répétitions et apports d'engrais, eau d'irrigation, coformulation : il existe tellement d'effets cumulés que l'identification d'un seul effet

**L'INTÉRÊT
DES PRODUITS
DE BIOCONTRÔLE**
semble plus net
sur maïs.



LA PLUPART DES BIOSTIMULANTS préparent la plante à des stress climatiques.

est difficile à mettre en évidence. « Les preuves en laboratoire ne suffisent pas. Le champ doit avoir le dernier mot », rappelle Claude Maumené, ingénieur Arvalis. Or, au champ, les conditions d'essais sont par définition non contrôlées et de nombreux facteurs peuvent interagir.

Jusqu'ici, les essais des instituts techniques n'ont pas permis de mettre en évidence des effets bénéfiques très significatifs. Compte tenu de l'intérêt croissant, les instituts relancent des programmes de recherche pour apprécier plus finement d'éventuels bénéfices. Des outils sont ainsi en cours de développement, visant à mieux quantifier le stress vécu par une culture. Un projet Casdar associant l'université de Caen, l'Inra de Rennes Igepp et Rittmo bioenvironnement, piloté par Terres Inovia, a été lancé sur le

sujet en 2019. Les chercheurs mettent au point une méthode d'évaluation sur colza plus précise et plus complète que les méthodes actuelles, pas toujours adaptées aux particularités des biostimulants. « Nous nous intéressons à la tolérance au stress hydrique et à la température », commente Cécile Legall, ingénieure chez Terres Inovia. L'institut des oléagineux teste depuis la campagne 2018-2019 des produits de biostimulation sur colza et tournesol, en privilégiant des produits qui améliorent la nutrition des plantes, la capacité de germination et l'établissement du système racinaire.

Quelle rentabilité du produit ? s'interroge la profession agricole

Du côté d'Arvalis, on teste les produits après sollicitation de la profession agricole, qui souhaite évaluer la rentabilité du produit. « Ce qui compte pour l'agriculteur, c'est davantage le rendement que les effets revendiqués à un moment sur la plante et c'est ce que nous cherchons à évoluer en priorité dans nos essais, détaille Grégory Vericel, d'Arvalis. Ce n'est pas parce qu'un produit a un effet positif sur la croissance racinaire, la photosynthèse ou la tolérance à un stress momentané que son utilisation est rentable pour l'agriculteur. » Difficile de répondre aujourd'hui : les

essais d'Arvalis ont également démarré en 2019. Néanmoins, des biostimulants en traitement de semences, qui favoriseraient le développement racinaire, apparaissent prometteurs sur maïs. « Positionner les biostimulants au plus près de la plante, ça a du sens », précise Grégory Vericel. L'intérêt semble plus fort sur maïs que sur céréales à paille en raison de sa rapidité de croissance. La plante serait ainsi mieux armée face à des attaques de taupin car une plante moins sensible à un stress est aussi moins sensible aux ravageurs. « Sur céréales, certains produits revendiquent plutôt une optimisation de la photosynthèse. Nous les testons dans des essais qui comprennent une courbe de réponse à l'azote et cela nous permet de voir si une économie d'engrais est possible », explique l'expert. Un produit à base de levure de bière associé à un engrais fait notamment parler de lui. Au sein des producteurs comme chez les agronomes, beaucoup aimeraient voir ces promesses se confirmer, à l'instar de Claude Maumené : « À ce jour, nous conduisons beaucoup d'essais longs et coûteux pour démontrer, sauf quelques rares cas, peu ou pas d'effets sur le rendement. Espérons que de nouveaux produits apporteront rapidement des voies de progrès. » **Charles Baudart**